

venu par sa cousine qu'il ne fallait pas parler contre Napoléon, Heldenstein gagna l'amitié du vieillard en exprimant à propos d'agriculture, de plantations et d'embellissements de Coblenze, la presque certitude que vu la prédilection de l'empereur pour cette ville, toutes ces améliorations auraient bien pu être faites sur son ordre.

Une seconde visite devait être faite au frère de Régine, le docteur N. I. Settegast. Mais quelle fut la surprise de Heldenstein lorsque, en la femme du docteur, il reconnut la voyageuse de Trèves—Coblence. Celle-ci ne manqua pas de se confondre en excuses pour disculper son « Vierzbruder ». Comme de juste l'affaire se termina par un bon dîner.

Heldenstein, qui logeait à l'hôtel de la Pomme d'Or, y avait fait la connaissance d'un Marseillais, voyageur d'une maison de commerce de Gênes. « Ce meilleur des garçons et le plus affable » devint son compagnon de voyage pendant le trajet qui devait les mener à Cologne.

Les quatre jours passés ensemble en cette ville, où ils logèrent à l'hôtel de Mayence, furent pour Heldenstein « des journées d'or ». Jules Bienvenu l'initia « aux choses de ce monde. . . », lui fit acquérir beaucoup d'expérience. . . et le fit devenir un homme. Aussi, écrit Heldenstein, ce jeune homme est resté gravé dans ma mémoire ; longtemps encore j'étais en correspondance avec lui et ses lettres étaient un livre de morale expérimentale. . . Nous nous quittâmes à Cologne en pleurant comme des enfants. »

A Mulheim, Heldenstein est attendu par sa nouvelle patronne, la veuve Nedelmann, qui vivait seule avec son « proviseur », un nommé Keller, sa cuisinière et un vieux domestique. Très « comme il faut », la vieille dame avait des moustaches, ce que le nouvel arrivé abhorrait : elle était obligée de se faire raser tous les huit jours. . .

Logé dans un petit pavillon au fond d'un grand jardin, Heldenstein vécut tranquillement pendant quatre mois à Mulheim lorsque, à la suite du désastre de Moscou, « l'on commença à se remuer. On recrutait pour le corps de Schill. » A plusieurs jeunes gens de sa connaissance qui, au mois de février 1813, l'engageaient à partir avec eux, notre compatriote répondit « qu'il n'oserait faire une pareille chose, parce que si elle était sue chez lui, il rendrait sa famille malheureuse en prenant les armes contre son pays, qui était français et situé sur la frontière de l'ancienne France. »

Pour Heldenstein les événements prirent la tournure suivante : le 21 février, vers six heures du matin, il vit devant soi le domestique de son père, porteur d'une missive par laquelle celui-ci ordonnait à son fils de rentrer au pays afin de pouvoir se présenter le 27 devant le conseil de recrutement. Incontinent les préparatifs de départ furent entrepris car, lisons-nous dans l'Autobiographie, « lorsque dans mon pays on était appelé par le sort à prendre les armes, il ne fallait pas se faire attendre si l'on ne voulait pas être malheureux. . . sa vie durant. »